

Jean-Marc Mandisio

Après l'Effondrement, Notes sur l'utopie néotechnologique,
Editions de l'Encyclopédie des Nuisances, Paris, 2000
(Extraits)

Au sein de la dévastation générale de toutes les conditions pouvant (éventuellement) permettre aux individus qui composent l'humanité d'accéder à une vie enfin digne d'être vécue, la néotechnologie est le vecteur et l'accélérateur d'un quadruple effondrement : 1° du *temps*, de la *durée*, au profit d'un présent perpétuel ; 2° de l'*espace*, au profit d'une illusion d'ubiquité ; 3° de la *raison*, confondue avec le calcul ; 4° de l'idée même d'*humanité*. (...)

« Vivez l'instant » : ce message que la société Coca-Cola a affiché, pendant l'été 2000, en lettres lumineuses, sur tous les distributeurs de boissons réfrigérées des stations du métro parisien, est véritablement l'impératif de notre époque. C'est aussi une traduction littérale (sans doute involontaire) du « *carpe diem* » d'Horace, référence classique par excellence, évocatrice d'un temps où les écoliers « nourris de grec et de latin, mourraient de faim » ; mais ce qui était à l'origine un conseil donné par un épicurien aux riches négociants et lettrés romains s'est transformé en une injonction subtilement sadique : comment les morts-vivants blafards qui se traînent péniblement dans les couloirs du métro en plein mois d'août pourraient-ils « vivre » quoique ce soit ? Tout ce qu'on attend d'eux, c'est une impulsion d'achat. Ce slogan résume parfaitement l'esprit d'un temps où les esclaves blasés de la surmodernité s'éclatent – par exemple en prenant une autoroute à contresens – à la recherche du *crash* extatique où ils se sentiront, enfin, exister. La multiplication des états paroxystiques, des conduites « à risques », du *gang bang* au saut à l'élastique, de la consommation d'héroïne et de *crack* aux états de veille prolongée, plusieurs jours d'affilée, grâce aux amphétamines, est l'application littérale du fameux slogan subjectiviste : « Vivre sans temps morts, jouir sans entraves. »

« Vivre l'instant », c'est aussi s'immerger dans le flux de la communication instantanée, en « temps réel », par la médiation d'ordinateurs interconnectés. Tout ce qui ne participe pas à ce *happening* permanent, où les « forums de discussion » succèdent aux *personal reality shows* filmés en continu, est nul et non avvenu. Désormais « interactifs », les spectateurs sont invités à s'amuser de leur aliénation. (D'où le mot d'ordre d'une récente campagne *contre* la télévision : « Devenez acteurs de votre propre vie. »)

Le *new age* – qui doit son succès, tout comme le christianisme et les religions orientales, à sa valorisation de l'acquiescement comme « réalisation de soi » - ne dit pas autre chose :

Les millénaires ne sont que le fruit de l'imagination humaine ; le monde, lui, n'existe qu'au présent – le perpétuel aujourd'hui, figure d'éternité – comme univers commun qu'il nous faut effectivement *habiter*, c'est-à-dire partager et aimer afin de le faire nôtre.¹

Le temps prétendument *réel* n'est pas le temps, mais son absence, sa réduction à la quasi-immédiateté. Ce qui se voit ainsi faussement qualifier de *temps* est tout le contraire d'une *durée*, de ce temps que Kant appelait « la forme du sens interne, c'est-à-dire de l'intuition de

¹ Ce texte figure en quatrième de couverture d'un ouvrage collectif paru en l'an 2000 chez Albin Michel/Spiritualités (*D'un millénaire à l'autre : la grande mutation*), avec au sommaire, entre autres « auteurs de renom » : Jean Baudrillard, André Comte-Sponville, Thierry Gaudin, Jacques Lacarrière et Edgar Morrin. Ajoutez-y Paulo Coelho et vous aurez à peu près toute la gamme des bonimenteurs qui nous invitent à « célébrer un temps nouveau dans la confiance et la lucidité ».

nous-mêmes et de notre état intérieur ». C'est bien plutôt l'aboutissement de cette lutte contre la durée, contre le temps *humain*, qui est la marque caractéristique des sociétés industrielles, où tout ce qui prend si peu de temps que ce soit est par définition une *perte de temps*. Ce dernier étant, comme chacun sait, de l'argent, la rentabilité impose la loi du *zéro stock, zéro délai* : dans l'alimentation (repas-minute), dans les déplacements (voyages-express), dans la communication (transmission de données à haut débit), etc.

En contrepartie, l'allongement de la durée du « temps de loisirs » - c'est-à-dire les intervalles consacrés à dépenser l'argent qu'on aura su gagner en travaillant à toute vitesse – sera consacré à s'immerger, le plus longtemps possible, dans la communication en « temps réel », ce qui revient à ne jamais sortir du cercle du conditionnement néotechnologique (et donc marchand, puisque la néotechnologie est, comme nous l'indiquions en commençant, un système à la fois technique *et* économique).

L'effondrement de notre temps s'accompagne évidemment de celui de la mémoire (...) A l'aune du *temps réel*, un an est un siècle. Il faut déjà recourir aux services d'un historien professionnel pour nous dire à quoi ressemblait le monde il y a six mois, et celui d'il y a deux décennies se perd dans les brumes d'un passé semi-légitime :

« Un *Petit Larousse* de 1979 est ainsi l'unique témoin d'une époque révolue, un Moyen Age technique d'une proximité dérangeante, où il y avait des cabines téléphoniques à pièces, des sténodactylos, et des téléviseurs sans télécommande dont les programmes se terminaient tous les trois à vingt-trois heures. » (Alain Le Diberder, *Histoire d'@*, *op. cit.*)

Il reste toutefois un domaine où la brièveté reste généralement considérée comme un inconvénient plutôt que comme un bienfait : celui de la durée de la vie. La mort n'est plus le terme naturel de la vie, mais un scandale, une atteinte à ce qui serait une sorte de « droit » des êtres humains à vivre le plus longtemps possible. Le premier imbécile venu – en l'occurrence un certain Danny Hillis, spécialiste de « l'intelligence artificielle » et membre fondateur de la *Thinking Machine Corporation* (...) peut déclarer avec enthousiasme : « J'aime bien mon corps, comme tout le monde, mais si un corps de silicone me permet de vivre jusqu'à deux cent ans, je suis partant. »

Certes, l'humanité a toujours caressé le rêve de l'élixir de jeunesse. Mais aujourd'hui que la durée de vie de certaines catégories de la population mondiale se prolonge de façon significative², peut-on dire que ces gens qui *survivent* beaucoup plus longtemps que par le passé *vivent* réellement, si l'on ne se contente pas de penser, comme les biologistes, qu'il suffit que les fonctions métaboliques soient assurées pour affirmer qu'un organisme « vit » ? Il y eut une époque où l'on pouvait dire, avec Aristote, que l'on ne peut juger ce qu'a été la vie d'un individu qu'après sa mort, « dans une vie accomplie jusqu'à son terme, car une hirondelle ne fait pas le printemps, ni non plus un seul jour : et ainsi la félicité et le bonheur ne sont pas davantage l'œuvre d'une seule journée, ni d'un bref espace de temps » ; mais peut-on juger une vie entièrement consacrée à « vivre l'instant » autrement qu'en la déclarant dépourvue de toute valeur ? Quelle *expérience de la vie* tous ces nonagénaires, tous ces centenaires que l'on exhibe le jour de leur anniversaire, lèguent-ils à leurs descendants (s'ils en ont) ou à la postérité ? (p.168-171)

² Pour d'autres, en revanche, un tel « progrès » n'est pas encore en vue ; sans compter le fait que, dans plusieurs régions du globe (Afrique sub-saharienne, Russie), l'espérance de vie à la naissance *diminue* – comme quoi rien n'est jamais acquis et aucun progrès n'est irréversible.

Le quadruple effondrement que nous venons de décrire – du temps, de l'espace, de la raison et de l'idée d'humanité – n'est pas un effondrement *possible*, dont il faudrait se préoccuper à *l'avenir*, mais un effondrement *qui a déjà commencé*. Les signes annonciateurs s'en faisaient sentir depuis longtemps, et le processus lui-même a atteint un stade déjà très avancé. Certains s'en réjouissent et s'efforcent de hâter le mouvement pour le rendre irréversible ; très peu s'emploient activement à résister à cette tendance, dans la mesure de leurs moyens³ ; la plupart sont indifférents, résignés, voire irrationnellement optimistes. Le rapport de forces est donc extrêmement défavorable, et les craintes exprimées pendant les années soixante par Horkheimer dans ses *Notes critiques sur le temps présent* se trouvent pleinement confirmées : « La logique immanente de l'évolution sociale tend vers l'état final d'une vie totalement technicisée », qui n'est que « totale désillusion » et « tarissement de l'esprit » ; l'« espèce humaine » y sera ravalée au « statut d'une race animale particulièrement habile et raffinée » ; le refus de cette régression « relèvera finalement de la folie romantique, de la superstition, de l'évolution manquée, de quelques exemplaires isolés de l'espèce. » Ainsi, nous avons tout lieu de prendre au sérieux l'avertissement que l'on pouvait lire, en juillet 2000, sur les affiches d'un film d'épouvante de série Z : « L'espèce menacée, c'est vous. » (p. 192-193)

³ « C'est bien connu, les gens travaillent en général mieux et avec plus de constance lorsqu'il s'agit d'obtenir une récompense plutôt que d'éviter une punition ou une conséquence fâcheuse. [...] ceux qui s'opposent à l'érosion de la liberté par la technologie oeuvrent pour éviter un résultat négatif ; ils sont donc peu nombreux à se consacrer entièrement et avec constance à cette tâche décourageante. » (Theodore Kaczynski, *La Société industrielle et son avenir* [1995], Encyclopédie des Nuisances, 1998.)